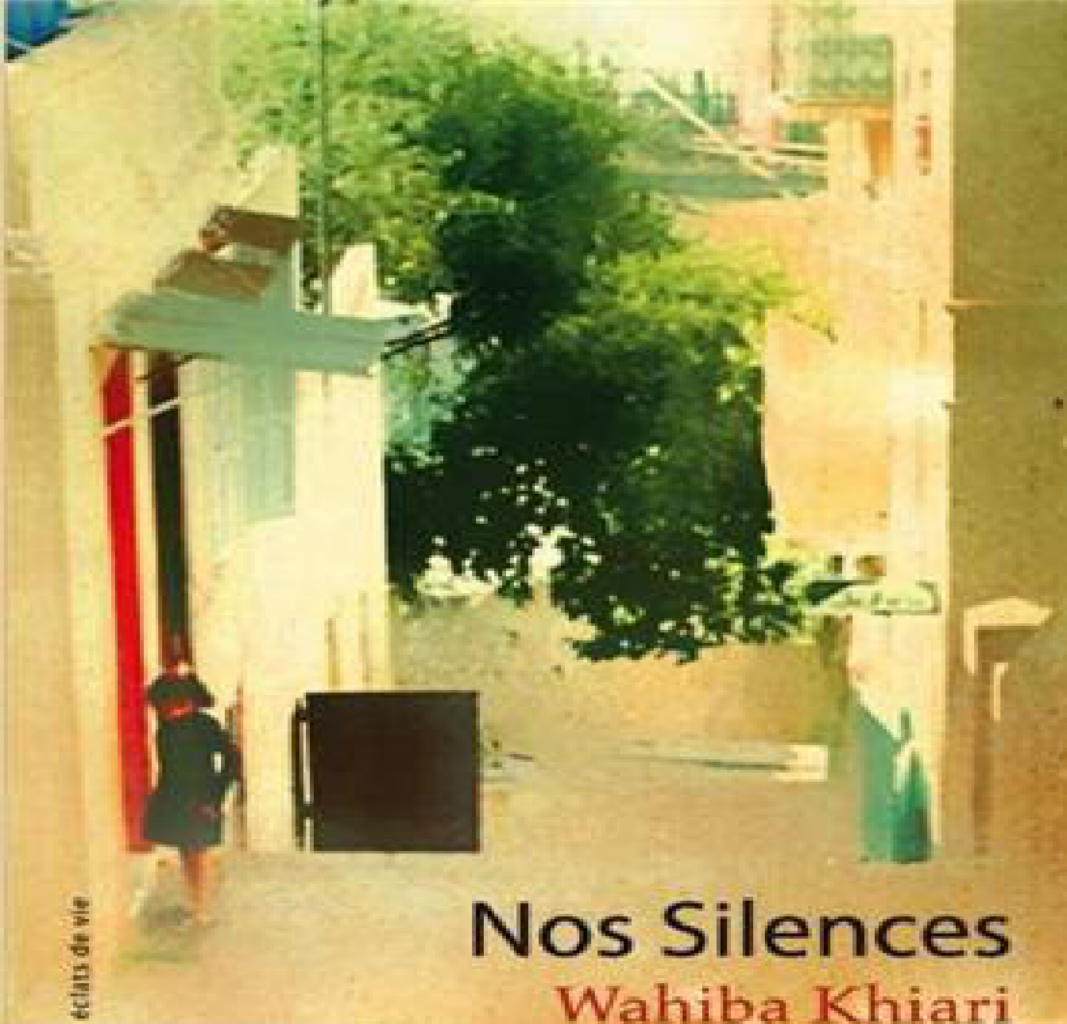


Nos Silences

Wahiba Khiari

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



éclats de vie

Nos Silences

Wahiba Khiari

**PRIX SENGHOR
2010**

elyzad

Nos Silences

collection "éclats de vie"

Photographie de couverture: © Fayçal Gamoudi.
© Éditions Elyzad / Clairefontaine, 2009

4 rue d'Alger, JOOO Tunis

www.elyzad.com

ISBN: 978-9973-58-018-4

Wahiba Khiari

Nos Silences

elyzad

À Nanna, ma grand-mère qui nous a quittés
aujourd'hui. Je suis sûre qu'elle aussi avait
encore beaucoup de choses à dire.

Vendredi 13 février 2009

*Écrire c'est aussi ne pas parler. C'est se taire.
C'est hurler sans bruit.*

MARGUERITE DURAS

Je suis née à retardement, une alerte à la bombe, une grenade dégoupillée par la nature, une déflagration annoncée, un danger. Je suis née quelque part où il me fut bon de vivre, jusqu'au jour où je réalisai qu'autour de moi, rester en vie était devenu un projet de société, le régime en vigueur.

Tout s'était passé très vite, trop vite pour réaliser ou comprendre. En quelques mois, nous avons glissé des craintes aux regrets, des simples prémonitions à la totale désolation. La déchéance arriva par vagues successives, nous étions tous pris dans le courant: ceux qui n'étaient pas engloutis allaient s'échouer sur une île lointaine. La vague ne nous accordait aucune trêve, elle disloquait les familles, décousait les liens amoureux et teintait d'encre rouge les dessins des enfants. La violence s'était installée et nous nous habituions à l'horreur.

Il le fallait bien pour continuer à vivre.

En ce temps-là, j'enseignais l'anglais à des élèves prisonniers de leur langue et de leur patrie, deux femelles apeurées qui écrasent leurs petits sous le poids de leur corps, en pensant les protéger. Pourtant elle n'est plus très maternelle, notre langue. Si possessive et dominatrice depuis qu'on lui a octroyé le statut de maîtresse absolue!

J'enseignais l'anglais langue vivante dans un pays où l'on se mourait.

Je n'étais pas voilée; ne jamais céder à la menace. J'avais un élève qui se prenait pour un caïd, il croyait pouvoir imposer sa loi en cours parce que son père et son oncle étaient au maquis. Dès mon arrivée au lycée, les professeurs m'avaient conseillé de l'éviter. Je n'ai pas pu. Un jour, il m'a manqué de respect, je l'ai envoyé chez le proviseur, avant de claquer la porte il m'a menacée devant ses camarades. J'ai alors demandé un conseil de discipline, on a essayé de m'en dissuader, j'ai tenu bon et convoqué ses parents: je me doutais que personne ne pourrait l'accompagner, il n'était qu'une victime lui aussi, mais je refusais de le traiter comme tel. Il a disparu une semaine entière, durant laquelle j'ai connu les affres de la peur; le matin, le soir, sur la route du lycée, je m'attendais à les voir surgir à tout moment. Je venais de mettre ma vie en danger et me demandais si cela en valait la peine. J'aurais pu prendre quelques jours de congé, mais qu'auraient pensé mes élèves? Quel bel exemple de courage! La peur insufflait en moi un étrange sentiment de fierté que je n'aurais sûrement pas eu si j'étais restée à la maison. Enfin, le jeune téméraire

est revenu accompagné d'un homme, soi-disant son oncle, ils se sont excusés. Désormais, il cessera de faire l'intéressant.

Je n'étais pas voilée et j'enseignais la langue des « renégats » dans un établissement mixte. Je réunissais à moi seule la liste des raisons pour lesquelles ils s'étaient donné le droit de tuer. Malgré cela, je suis restée, et j'y serais encore si j'avais pu changer les choses.

Quand je tendais la main à un collègue, lui-même enseignant la langue de Shakespeare, et qu'il s'empressait, effrayé, de retirer la sienne pour la cacher loin derrière son dos, je ne ressentais ni offense ni gêne, non, rien de cela ! Ce geste stupide ne faisait que conforter mes désillusions ; une envie folle m'étreignait, échapper à cette image de la main amicale tendue qu'on assassine dans le dos ... Encore une !

Un jour, lors d'un cours de « listening ». J'ai voulu expliquer à mes élèves le sens de la chanson de John Lennon, *Imagine*. L'idée que le paradis, l'enfer, ou la religion puissent ne pas exister les choquait. Ils avaient peur de ces mots perçus comme autant de blasphèmes. Je les ai amenés à « imaginer », juste « imaginer », un monde sans haine, sans violence, plus besoin de punitions ni de récompenses, pas de lois ni de règles. Je leur ai expliqué qu'on avait le droit de rêver et surtout le droit de l'exprimer avec des mots. Que s'ils parvenaient à penser le monde selon Lennon, ils comprendraient mieux le sens profond de l'islam, et des autres religions ; le paradis, c'est un peu ça aussi.

Sonne la cloche, je rejoins une autre salle de cours, j'attends devant la porte que le professeur de musique sorte, je fredonne silencieusement *Imagine*. Mais une fois à l'intérieur, je tombe sur ce long texte étalé sur le tableau noir : un hymne de guerre anti-juifs, cascade de mots violents, appel à la haine, où tout se confond, race, religion et politique. Je ne donne pas ma leçon d'anglais. J'essaie de remplacer la haine par la tolérance, au moins la tolérance ! Tenter, dans un dernier élan, d'adoucir l'esprit de ces Jeunes.

Je savais déjà qu'après moi, on leur inculquerait d'autres leçons obscures.

Désespérée, impuissante, épuisée, j'avais à peine assez de lucidité pour espérer écrire mon désarroi. Je criais, je gémissais, mes mots éclataient ; comme des cailloux tranchants, ils finissaient par déchirer la feuille sans jamais parvenir à me délester de la lourdeur de ma peine.

Puis je ravalais tels quels ces jets de textes avec le même arrière-goût amer qui me permettrait de conserver vivant le souvenir de ces années noires. J'avais sous les yeux une génération d'hommes et de femmes, leur avenir se jouait devant moi, et j'étais incapable de leur venir en aide.

Alors je suis partie, un peu comme on se lance sur une feuille blanche, avec en tête juste un mot qui inspire et l'espoir profond d'une lointaine écriture. J'ai quitté mon pays parce qu'il ne m'était plus supportable ni même possible d'y vivre. L'espoir était ailleurs, l'amour aussi. Je n'ai pas choisi ma terre d'accueil, elle me fut imposée: les seules frontières qui m'étaient encore perméables. N'ayant pas en vue une terre promise, je pouvais prétendre à une terre due. Je l'ai supposée temporaire, un tremplin pour traverser la grande bleue, ramener mes mots chez eux, m'exiler avec eux.

C'est la nuit. J'ai froid, les chiffons qui me servent de lit sont humides, ça sent le moisi et l'urine de chats qui rôdent, miaulent, gémissent comme des bébés. Mauvais présage, tout comme les cris de la chouette ou les hurlements des chiens. Pourtant le soir où ils l'ont emmenée, il n'y avait pas un seul bruit dehors, pas un chat ne nous a avertis.

Ma sœur, partie, ça fait déjà cinq mois, continue à habiter la maison comme un spectre en mal de paix. Chaque soir je la revois, là à côté de moi, allongée, le regard perdu, qui parle, parle, et s'écoute pour se bercer de sa propre voix.

Elle était insomniaque, et croyait que le sommeil la surprendrait entre les mots sans qu'elle ait à s'en soucier. Je m'endormais toujours sur l'une de ses phrases inachevées. Elle voyait bien que mes yeux se fermaient, mais elle poursuivait, comme quand on se parle à soi-même. Sa voix est toujours présente dans mon sommeil, je l'ai gardée en moi.

Elle avait peur, mais ne le disait jamais. Une peur instinctive qui s'emparait d'elle dès que la lumière du jour s'estompait. Elle appréhendait la nuit parce qu'elle savait qu'elle n'allait pas pouvoir s'endormir, alors elle se préparait à l'avance, chaque soir elle s'inventait un monde où le noir n'existait pas; elle sortait ses plus belles histoires, ses rêves les plus fous, ses souvenirs d'enfance. Elle savait comme toutes les nuits qu'elle finirait par être seule à les entendre, telles des berceuses câlines qui adoucissent le bruit de ses peurs. Elle a toujours essayé de fuir ses angoisses du moment en évoquant celles de la veille, mais toutes la rattrapaient

inexorablement, entre deux soubresauts d'effroi. C'est comme fuir un danger en courant en arrière; même si on s'en éloigne, on finit, à un moment ou un autre, par trébucher et tomber à la renverse.

Puis il Y eut elle qui bouleversa ma vie. Elle fut mon élève pendant deux ans, suivait une filière scientifique mais préférait de loin les cours de littérature. Elle lisait beaucoup et écrivait les meilleures dissertations, en arabe, en français, même en anglais.

Ses poèmes, très beaux, paraissaient dans le journal du lycée. Elle portait le hijab, comme la plupart de ses camarades, surtout celles qui venaient des douars; c'était la condition des pères et des frères pour qu'elles poursuivent leur scolarité. Le hijab était censé les protéger de tous les dangers. C'est ce qu'on croyait.

Après les vacances d'hiver, elle n'est plus revenue. Le proviseur a écrit à sa tante, chez qui elle habitait en ville, aucune réponse. Elle m'avait dit que sa sœur allait se marier en été. Ils avaient peut-être préféré avancer la date du mariage, les préparatifs de la fête l'auraient accaparée. Je me rassurais, s'il lui était arrivé malheur, on l'aurait su, ses parents nous auraient avertis. Même ses amies de classe ne savaient rien.

J'étais perturbée par son absence, le cours sans elle devenait interminable, ennuyeux, personne ne semblait s'en soucier. Pire, dans la classe, on commençait à apprécier ce retour de médiocrité qui permettait aux cancres de ne pas trop se faire remarquer. Plus personne pour rehausser la barre. Tous les matins j'allais au bureau du proviseur prendre des nouvelles. Un jour, je lui ai demandé l'adresse de la tante. J'ai trouvé la maison, j'ai sonné, personne n'a ouvert. Une voisine m'a aperçue par la fenêtre, j'ai fait signe pour lui parler, elle a vite claqué volets et vantaux, je suis restée plantée là, de plus en plus convaincue que quelque chose de grave s'était passé. Je me suis mise à imaginer le pire, en ce temps-là c'était ce qui venait immédiatement à l'esprit. Quelqu'un qui ne rentre pas à l'heure habituelle, qui s'absente, n'appelle pas, c'est quelqu'un à qui il est forcément arrivé « le pire ».

J'ai pensé au mariage de sa sœur; beaucoup de malheurs survenaient les jours de fête. On punissait les gens qui osaient être heureux. Combien de cortèges de mariage se sont brisés en cours de route. Combien de jeunes épouses en robe blanche, qui s'en allaient heureuses rejoindre leur mari pour la vie, se sont retrouvées offertes malgré elles à des maris temporaires, pour des mariages de jouissance, auto-bénis par les lois d'une providence humaine sans la

moindre humanité. Combien de vierges livrées toutes prêtes, dans leurs habits de noces, avec leurs bijoux et leurs demoiselles d'honneur ?

Sa disparition m'aida à vaincre mes hésitations, et à affronter mon père. Je me demande encore comment il a fini par accepter l'idée même de mon départ. Il avait juré de me renier *si* je quittais la maison. « Tu ne seras plus ma fille, ni-moi ton père. » C'était prévisible, mais ça ne devait pas l'arrêter. Il n'avait jamais dit oui d'emblée à quoi que ce soit, et s'il m'avait reniée, je serais partie quand même. Il m'a refusé toute aide matérielle, espérant que cela me dissuaderait de prendre la route. J'avais une ceinture en louis d'or, des napoléons achetés avec mon salaire pour faire plaisir à ma mère qui rêvait de m'entourer la taille d'or le jour de mon mariage. C'est avec **l'argent** de cette ceinture que j'ai pu voyager. Ça lui a déchiré le cœur, à ma mère, de nous voir quitter la maison, moi et la ceinture. Des années plus tard, elle allait reconnaître que ce que j'avais gagné valait beaucoup plus que tout l'or du monde.

J'ai les pieds gelés, ça brûle, ça gratte, ça fourmille. Je souffre d'engelures aux orteils. C'est le sang qui étouffe dans ses vaisseaux, qui veut presque gicler, mais n'y arrive pas. Tout L'hiver, je le passe à m'emplâtrer les pieds de henné, de purée d'ail et de cataplasme de plantes sauvages. À force de mettre et de remettre du henné, ma plante de pieds est devenue noire.

Sa peau à elle était blanche comme le lait, elle attendait L'été pour « sa nuit de henné » ; elle se cachait du soleil pour ne pas brunir. Elle disait que le henné rouge ressortait mieux sur la peau blanche. Elle allait se marier l'été prochain avec notre cousin. Elle en était heureuse, comme on l'est rarement quand on a été fiancée, dès sa naissance, à quelqu'un connu le temps d'une enfance. Elle n'aura jamais sa nuit de henné, mais le rouge sur sa peau blanche, ça elle a dû l'avoir.

Je ne parviens pas à m'endormir. J'ai trop .froid. Mes pieds sont glacés. Je ne les sens plus. Mes orteils me brûlent, j'ai l'impression que mes pieds vont éclater. J'ai froid au visage, j'essaye de me couvrir la tête, j'étouffe, je ressors mon nez pour respirer. Il est tout .froid. J'ai la jambe gauche qui fourmille, je ne peux pas me retourner. C'est un réflexe que j'ai gardé, même après son départ. J'avais toujours peur de la découvrir en me retournant ; le .froid risquait de la réveiller. Depuis qu'elle n'est plus là, la moitié de ma couverture réchauffe le côté glacé par son absence.

Et ce bruit dehors ? Des pas ? Non, c'est le vent. Et si c'était des

pas? Je vais réveiller mon père, sait-on jamais. Et puis, non, ce n'est pas la peine, ça ne servirait à rien. À quoi bon l'avertir d'un danger qu'il ne saura éviter. Et si ce n'était que le vent? Il n'a pas besoin d'une inquiétude supplémentaire. C'est toujours comme ça, toutes les nuits, la reconnaissance des bruits devient une science dans laquelle il faut exceller. J'essaie de mieux me concentrer. Ça peut être n'importe quoi, il suffit de penser à quelque chose de précis pour jurer que c'est bien de cela dont il s'agit. Je m'efforce donc d'imaginer les branches de l'arbre en train de bouger; ce sont elles qui griffent le mur. Le bruit est régulier, ça ne peut être que les branches de l'arbre. J'arrive à m'en convaincre pour espérer trouver le sommeil.

Demain matin, comme tous les matins depuis que je suis revenue de la ville, je me réveillerai tôt, me mettrai à la fenêtre, et regarderai les enfants prendre la route de l'école. Comme tous les matins, je finirai par pleurer sans que personne ne s'en aperçoive. Puis j'attendrai la nuit, pour voir briller les mots sur le toit.

Il est minuit passé, je suis loin, à l'abri d'eux, de leurs visages poilus ressurgis du passé. À l'abri de leurs mains sales, de leurs regards frustrés. Je suis loin, mais pas elle. Ils l'ont eue, j'en suis douloureusement convaincue. Des années qu'elle m'habite comme une deuxième possibilité de moi-même. Toutes les nuits, je la retrouve, dans le noir derrière mes paupières. Elle, le point blanc qui annule la cécité de mes nuits. Elle, le « je » dissimulé derrière mes peurs. Je lui échange les siennes contre un peu de vie. Mon écriture contre son drame, mes jours contre ses nuits. Je lui cède les mots pour libérer sa vie. Je lui donne la parole pour rompre mes silences.

Il est minuit passé, dehors, le bruit d'une voiture qui s'arrête. Les portes qui claquent, je les entends marcher sur le gravier, le bruit des pas sur le gravier, ce cliquetis grinçant donne aux pas un ton dramatique. Par bonheur, il y a ces voix qui chuchotent et ces rires étouffés. Ils essayent de ne pas faire de bruit mais n'y arrivent pas, ils éclatent de rire. Mes voisins sortent souvent le soir. Ils sont heureux, cela s'entend. Ils ne veulent sûrement pas déranger, moi ils ne me dérangent pas, au contraire, ça me rassure d'entendre des gens rentrer tard, ça me rassure de les entendre rire. Il y a des bruits qui ne devraient pas déranger, ce sont les bruits de la vie. Des gens qui rentrent tard en riant, c'est un bruit de la vie.

Il est minuit passé et je sais que nous sommes un samedi soir, parce que mes voisins sortent toujours les samedis soir. Depuis que je suis partie, j'évite les calendriers, je me plais à me perdre dans le temps. Hier encore, sur mon journal, sans m'en rendre compte en

écrivant la date, je me suis trompée d'année, je n'ai pas corrigé, quelque part c'était mon temps d'écriture qui essayait de me rattraper. Il y a des temps et des lieux qui nous collent à la peau. On n'y échappe pas.

On s'éparpille à vouloir oublier, et cette chose en nous qu'on appelle la mémoire, comme un noyau magnétique nous ramasse, nous amasse pour nous reconstituer. Depuis hier, tout me revient.

Difficile de m'avouer vaincue, j'espère me libérer malgré leurs barricades, j'espère encore pouvoir repartir. Je n'ai rien à faire ici. Ce n'est plus mon monde. Je pense à elle, si je pouvais la contacter, lui expliquer. Elle ferait sûrement quelque chose. Je ne sais pas si les pensées voyagent. Chaque nuit avant de me coucher je pense très fort à elle, je lui parle. Je crois fort comme le roc qu'elle m'écoute. Je me nourris de ses leçons d'amour et de tolérance. Elle disait que tolérer ce n'était pas assez, qu'il fallait pouvoir accepter les différences des autres sans avoir l'air de faire œuvre de charité. Et moi qui souriais en pensant combien nous étions loin de tout ça. Lorsqu'elle nous demandait d'imaginer un monde idéal, nous étions incapables de nous autoriser le droit de rêver. Grâce à elle, aujourd'hui, je peux encore m'offrir quelques instants de bonheur.

Je repense à ces nouveaux mots qui avaient envahi notre vocabulaire quotidien, nos confidences les plus intimes; des mots violents, impudiques, aliénés, aliénants. Parasites proliférant dans ces journaux qui portaient tous le même visage noir. Dans notre nouvelle presse, la mort était à la une, et pendant longtemps elle en garda l'exclusivité. Chaque matin apportait son lot de malheurs, car la nuit, tous les crimes étaient possibles. L'histoire s'écrivait de jour en jour, une histoire arithmétique qui ne racontait pas les vies, mais les comptait au fur et à mesure qu'elles étaient soustraites. Derrière chaque nombre, il y avait l'histoire d'une vie et plus personne pour la raconter.

Avec mon frère nous sommes jumeaux, nous avons sept ans lorsque la petite école du douar a ouvert ses portes. Ma sœur, de deux ans notre aînée, n'est pourtant pas venue avec nous le jour de la rentrée, ni les jours suivants. C'est vrai qu'avant, l'école la plus proche était à deux heures de marche, tout en bas de la colline, et aucune fille ne pouvait y aller. Mais là il n'y avait plus d'excuse, elle aurait dû venir avec nous.

Seulement voilà, mon père et son frère en avaient décidé autrement. Elle devait se préparer à être une bonne épouse.

Pour la consoler, ma mère expliqua à ma sœur qu'elle était trop belle, et qu'ils avaient peur pour elle. Ce n'était pas très gentil pour moi, la maigrichonne presque laide, qu'ils habillaient comme mon frère pour oublier que j'étais une fille. Elle a beaucoup pleuré, mais chaque soir, avant de nous coucher, je révisais avec elle tout ce que j'avais appris la journée, si bien qu'au bout de la première année, elle aussi savait déjà lire et écrire.

Pendant tout le primaire j'étais classée première, et lorsque j'ai passé l'examen de sixième, j'ai réussi à obtenir la meilleure moyenne de l'académie. Malgré cela, mon père a refusé de m'inscrire au collège en ville, d'autant que mon frère, lui, avait échoué. J'aurais pu accepter mon sort, pleurer un peu, puis me résigner en attendant qu'on me marie à un cousin, mais j'aimais trop l'école pour renoncer aussi aisément.

Il me fallait quelqu'un pour m'aider à influencer mon père: ma tante, sa sœur unique. Elle m'aimait comme sa propre fille, elle était mariée en ville à un libraire, et n'avait pas d'enfants. Je ne sais pas ce qu'elle a dit pour qu'il accepte que j'aille vivre chez elle. Tout ce que je sais, c'est que ce jour-là, pendant qu'elle m'annonçait la bonne nouvelle, lui était dans son coin, le regard voilé, comme s'il venait de me perdre à jamais.

Il n'est plus minuit depuis longtemps, le jour m'éloigne d'elle mais aussi de moi. Je ne nous retrouve pas sous le soleil de cette terre qui danse et chante mais ne dit pas. Cette terre séductrice a des mots gentils, doux, sucrés comme ses gâteaux au miel, parfumés au jasmin ou à l'eau de fleur d'oranger. Des mots pour tout le monde, tout le temps, je me demande quand elle les pense vraiment. Cette terre est une charmeuse capable de vous endormir dans son sein avec un seul de ses soupirs. J'ai su dès le jour de mon arrivée qu'elle allait me posséder.

Pourtant, depuis que je suis ici, j'ai mal à mon pays. Je souffre par le corps et par l'esprit d'une affection chronique, une douleur invétérée.

Mon corps se manifeste. Il prend la parole. Il a ses propres mots, ses maux de tous les jours, les plus fréquents: les maux de tête, de cœur, de ventre, de dos. Quand il les a tous dits, il en sort de nouveaux il fait des néologismes. Il aime jouer à me donner des frayeurs. Il menace de me lâcher. Il commence généralement par de petits signaux. Des malaises, des douleurs légères, des crampes. Je

le sens venir. Je le calme, le rassure. Quand il devient bavard, je lui donne deux comprimés d'antalgique. Ça le fait taire quelques instants. Puis, il recommence. Cette fois, il ne plaisante pas. Il me fait mal toute la nuit. Il vomit les comprimés, se tord, se plie en deux. Il est sérieux. Il souffre. Je me décide à l'emmener chez le médecin. D'y avoir pensé suffit à l'apaiser. Je prends rendez-vous. Il a encore la force de me porter jusqu'au cabinet du docteur.

Je m'assois en face de ce monsieur en blouse blanche. Ce monsieur ne m'a jamais vue. J'accepte cependant de répondre à ses questions indiscrètes: mon âge, ma profession, ce que je mange ce que je bois, si mon cycle est régulier, si je vais régulièrement à, la selle, et beaucoup d'autres questions tellement personnelles que j'en rougis. J'ai du mal à parler de mon corps à cet inconnu qui n'a pas l'air de s'en soucier. C'est à peine si j'arrive à expliquer que j'ai des brûlures abdominales, qu'elles irradient le long du dos, qu'elles apparaissent généralement quand je me lève le matin ou quand je mange. Je ne lui dis pas que je soupçonne un ulcère, que mes angoisses sont, d'après moi, capables de me trouer l'estomac. Je ne lui parle pas de lui que j'attends de septembre en septembre, ni du désir inassouvi. Je ne dis pas que mes souffrances sont nouvelles, avant, mon corps ne s'exprimait pas autant. Je ne lui parle pas d'elle, de ses douleurs, de ses crampes. Il ne comprendrait pas. Je ne dis rien finalement de ce que je crois être les vraies raisons de mes maux. En revanche, je raconte que l'année passée à la même période, on m'a ouvert le ventre pour m'enlever un kyste à l'ovaire. Je ne lui avoue pas ma peur de ne plus pouvoir avoir d'enfants.

Je passe à l'étape suivante : les deux marches qui vont me mener sur la table me donnent soudain le vertige, c'est bizarre !

Ce doit être encore mon corps, il angoisse à sa façon. Je connais les gestes qui vont suivre. Le stéthoscope glacé; le Contact de cet instrument sur ma peau m'a toujours donné des frissons, et je me demande pourquoi on n'a pas pensé à en fabriquer un qui soit un peu tiède, juste assez pour ne pas effrayer le corps malade. Puis ces mains qui palpent, cherchent l'anomalie, pressent le ventre, recherchent le point douloureux, le trouvent, le réveillent. L'épicentre est là.

Elle l'avait pressenti, peut-être même rêvé pendant ses insomnies. Elle a dû me le dire, mais j'étais ailleurs, je n'ai pas perçu son angoisse, trop préoccupée

par mon nouvel exil.

Personne n'a jamais rien compris à l'enlèvement de ma sœur. D'habitude, quand ils se déplacent, c'est pour tuer tout le monde et prendre toutes les jeunes filles du village. Là, on dirait qu'ils étaient venus spécialement pour elle. Ils n'ont fait aucun bruit, juste cassé la porte, poussé mon père par terre, frappé mon frère à la tête quand il a essayé de se mettre en travers d'eux. Ils l'avaient déjà aperçue en train de pleurer, dans un coin sombre de la maison. Ils n'ont pas essayé de chercher autre chose, ils avaient l'air d'avoir trouvé ce qu'ils voulaient. L'un d'eux, cagoulé comme les quatre autres, la saisit par le bras et la poussa dehors.

Je suis restée cachée, muette, pétrifiée, je ne respirais plus, je ne savais pas si je devais être soulagée qu'ils ne m'aient pas vue, ou au contraire accablée parce qu'on venait d'enlever mon unique sœur. Je ne savais pas si je devais les suivre, les supplier; crier; ou bien me cacher encore, au cas où ils changent d'avis et reviennent me chercher. Je ne savais pas quoi faire, ni quoi penser; ni surtout quoi ressentir. J'étais tétanisée, plongée dans un vide de sensations, un mutisme de l'esprit comme un trou noir; d'où l'on ne voudrait plus sortir.

Ma mère s'était évanouie, je me demande si elle s'est réveillée depuis, mon père, la tête entre les mains, sanglotait comme un enfant», mon frère défonce le mur à coups de poing ensanglantés. Il venait de laisser les monstres prendre sa sœur sous ses yeux. À cet instant, je suis sûre qu'il regrettait déjà de n'avoir pas osé mourir. Il devait penser à ce qu'allaient dire les gens du village : en sa présence, sa sœur s'était fait enlever; et lui s'en était sorti indemne. Un autre échec dans sa vie dont il ne se remettrait jamais.

L'échographie. Cela va réveiller l'instinct assoupi qui me noue l'estomac. Mais mon ventre est vide, ou presque. La zone du mal délimitée, il reste à en connaître le nom. Le gel, c'est ce qui rendra ma peau translucide. Puis l'image grise sur l'écran. Des formes qui défilent, mes organes déformés, que je devine à peine, puis cernés chacun une fraction de seconde, le temps de faire un arrêt sur image. Le médecin n'est pas très bavard. Je lui demande ce qu'il recherche, il répond froidement: des calculs dans la vésicule. Des cailloux. Il m'explique que c'est mon corps qui cristallise la matière organique. Je n'entends que le mot « cristallise », Je sais, ce n'est ni l'endroit ni le moment, mais je me rappelle Stendhal, De l'amour, la cristallisation. Mon corps fait de

la cristallisation : « ... C'est l'opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections ... » Je n'ai plus que cette citation en tête. Plus tard, je réalisai toutes les perfections qu'il m'a fallu trouver en lui pour rester, malgré mon désespoir. Comme lors de ma première opération, il sera le seul à mes côtés, je ne le dis même pas à ma famille.

Pendant deux mois je cesse de penser à elle. Je l'ai désormais en moi, et dans les jours à venir, j'y puiserai mes forces. En attendant, je réapprends à écouter mon corps. J'apprivoise mes douleurs. Je les prévois. Je les reconnais. Je sais d'où elles me viennent et comment les éviter. Je ne les évite pourtant pas toujours. Quand j'ai des envies de chocolat, je m'offre le caprice de le payer en souffrance. Je supporte la douleur si c'est pour me faire plaisir.

C'est le matin. Ma mère est inquiète. Comme d'habitude, elle cache ses peurs derrière son métier à tisser, son refuge de tous les temps. Elle se barricade de l'autre côté des fils. Grille de laine tordue, roulée des jours durant par un fuseau qui a fini par s'imprégner de son odeur, tellement il est passé et repassé sur ses cuisses. J'ai toujours admiré la grâce de ses doigts glissant entre les fils de la chaîne, la façon qu'elle a d'attraper le fil de trame et de le mener au bout du chemin. C'est aussi de l'autre côté de cette seddaya que ma mère retrouve son monde de femmes. Seules ma sœur et moi pouvions l'y rejoindre. Les hommes n'ont jamais vu le monde de derrière la seddaya. Ils s'en vont, eux, croiser au fil des jours d'autres chaînes sur la trame des destinées ancestrales. La voilà donc pensive, le regard égaré, elle ne dit rien de peur de provoquer

Le mauvais sort. Ici, parler de malheur le fait venir. Elle guette les pas de ces hommes comme une louve apeurée. Elle craint qu'en parlant, elle ne les entende pas arriver. Elle embaume ses angoisses de son silence.

Depuis que ma sœur est partie, ma mère passe davantage de temps derrière ses barreaux de fils dont elle ne distingue même plus les différentes couleurs, tant elle a pleuré. Elle n'a jamais fait le deuil de sa fille. Là, derrière la seddaya, c'est son akhellel blanc qu'elle continue à tisser : celui qui couvrira son lit de noces. Le silence la rassure, elle anéantit le drame en le privant de mots. Je fais comme elle, je ne parle pas, mais je sais que la mort est là, plus forte que les mots, plus présente que jamais.

Ma mère attend le retour de sa fille pour fêter son mariage. Elle

refuse les condoléances de ces femmes qui accourent les unes après les autres. Celles dont les filles ont déjà été enlevées espèrent trouver une explication, des noms, des détails, peut-être même un espoir, elles non plus n'ont pas fait le deuil, mais elles pleurent quand même le malheur de ma mère, un prétexte pour se soulager de leur chagrin sans tout à fait l'admettre. Et les autres à qui il n'est encore rien arrivé, qui se demandent comment on peut survivre à ça, elles viennent se préparer à leur façon. Ma mère ne pleure pas, elle leur dit que la fête c'est pour l'été, et qu'elles seront toutes invitées: Elles savent qu'elle ne reviendra Jamais, même moi je le sais, mais je me tais; je l'aide à finir le couvre- lit en silence. Parfois quand elle me parle, c'est pour me rappeler que l'été approche et qu'on n'a pas encore achevé le tissage. Je lui réponds qu'il ne reste pas grand-chose, je la rassure, elle me croit et continue à rêvasser.

Un rituel m'est resté cher tout au long de ces années : brûler les papiers dont je n'ai plus besoin, au lieu de les déchirer. Le feu m'aide à mettre de l'ordre dans mes idées. Le regarder se raviver en se nourrissant des bribes de mon passé, me procure une chaleur intérieure, l'impression de ne garder de ma vie que le meilleur.

Enfant déjà, je me suis découvert une fascination secrète pour les flammes. Rien de ce que je brûlais n'était encore à moi. Quand nous devions nettoyer le jardin de ma grand-mère, il fallait ramasser tout ce qui par l'homme ou par le vent était venu s'entasser sous les arbres. Du papier journal, des feuilles de cahiers déchirés, des cartons éclatés, on brûlait tout ce qui n'appartenait pas à la terre.

Je me rappelle surtout ces petits sachets de lait blancs. Notre jeu préféré, lors de ces rituels enflammés, était d'en envelopper le bout d'une canne, pour en faire un flambeau. Il en coulait alors des gouttes de feu avec lesquelles nous arrosions le grand tas de déchets. Je me souviens encore du sifflement des perles bleues lorsqu'elles se détachaient de la canne.

Plus tard, lorsque j'ai commencé à écrire, je consacrais quelques heures, une fois par an, à défricher ma vie. Je retrouvais dans mes affaires des lettres jamais envoyées, des poèmes que j'étais seule à lire, des écrits, traces d'un amour perdu, et d'autres inachevés sur des amours rêvées, des photos, des journaux trop intimes que ma mère avait découverts. Je relisais chaque mot, examinais le moindre détail, essayant d'éprouver l'instant que portaient encore ces bouts de papiers. Je triais l'un après l'autre tous ces restes de vie. Puis, je craquais une allumette. Je ressuscitais le passé pour l'incinérer. Loin de mes jeux d'enfants, je savais que chaque souffle du feu qui dévorait

ma mémoire me consumait aussi.

Je devenais à mon tour le sachet de lait blanc, et quelque chose de plus fort que moi s'amusait à voir couler mes larmes.

Je devenais à mon tour tout le sachet de lait blanc, et quelque chose de plus fort que moi s'amusait à voir couler mes larmes. Ma tante vivait seule avec son mari dans un grand appartement au dernier étage d'un immeuble colonial. Un jour, elle me surprit en train de recoller les pages d'un vieux livre pour enfant trouvé chez un vendeur de fruits secs, Maya aux yeux bleus, l'histoire d'une jeune hindoue aveugle. J'avais donné tout mon argent de poche au vendeur contre ses feuilles d'emballage, il m'a prise pour une folle mais a eu pitié de moi, et m'a quand même offert une poignée de cacahuètes. Je n'ai jamais pu terminer l'histoire de la petite Maya, le marchand, en arrachant les pages, avait commencé par celles de la fin. En revanche, j'allais être consolé par le consolée par le cadeau de ma tante : une malle abandonnée sous les combles depuis le départ des Français. Elle était pleine de livres piqués par l'humidité, couverts de poussière, des Hugo, des Musset, des Racine, et beaucoup d'autres classiques à travers lesquels j'allais découvrir la littérature française.

Mon premier vrai livre : Les Misérables.

J'avais à peine treize ans, et les trois gros volumes, je les ai dévorés comme un enfant dévore des friandises. Je savourais la douceur des mots, même si je n'en saisisais pas toujours le sens. Mes camarades au collège ne pouvaient comprendre que je passe des heures à lire des histoires qui ne me concernaient pas, me faisaient pleurer ou me rendaient amère. Celles qui lisaient, parmi les filles des grandes classes, s'échangeaient des histoires à l'eau de rose, des Harlequin qui leur donnaient Matière à rêver du prince charmant. En attendant, elles s'amourachaient de leurs jeunes professeurs.

Avant qu'elle ne vienne au monde, sa mère avait accouché trois fois et à chaque fois, les bébés mouraient à la naissance. Quand elle est née, on décida, pour conjurer le sort, de l'appeler chahmouni, une expression intraduisible qui voulait à peu près dire: « Ils m'ont infligé une bonne leçon, je ne recommencerai pas! »

Comme si la mort, exaspérée de devoir encore revenir cette fois, se retirait pour laisser place à la vie.

De la même façon, on croyait que les enfants à qui on donnait des prénoms bizarres, répulsifs, ou parfois sales, avaient plus de

chance de vivre, car, même si elle voulait les prendre, la mort, choquée par la laideur de leur prénom, s'en détournerait définitivement.

C'est ainsi que Chahmouni, qui garda ce surnom toute sa vie, repoussa la mort au loin. Sa mère eut cinq enfants, en bonne santé.

Chahmouni, qui ne la connaissait pas? Elle était unique, comme son prénom. Je ne me rappelle pas l'avoir vue vieillir, telle ces gens qui ont quelque chose d'intemporel, elle a traversé nos vies sans faire de bruit. Petite fille, j'adorais m'échapper dans son monde. Quand ma mère avait besoin d'aide, j'allais la chercher et j'en profitais pour faire le tour de la maison. Elle habitait deux minuscules chambres au-dessus des toits. Les escaliers étaient étroits et les marches hautes et inégales. En bas, vivaient ses deux frères avec leurs familles, ça grouillait d'enfants qui couraient dans tous les sens.

Il y avait une étable derrière la maison, avec une forte odeur de vaches, elle m'avait même montré comment tirer le lait. Et quand elle se mettait derrière sa seddaya, elle me laissait m'asseoir à ses côtés, pour m'apprendre à tisser. Elle aimait regarder mes petites mains blanches et potelées se

faufiler entre les fils derrière les siennes, brunes, rêches et dures, comme le bois de cette seddaya qui devait avoir l'âge de sa grand-mère. Ça l'amusait de voir combien nos mains étaient différentes. Moi, je me souviens de l'odeur du henné qui me collait à la peau quand elle me ramenait à la maison. Chaque fois qu'elle nous roulait le couscous, elle restait dormir chez nous. J'insistais alors pour qu'elle me mette du henné. C'était notre rituel, à elle et moi. Elle m'enveloppait les mains de vieux tissus après avoir étalé la pâte magique sur mes paumes blanches. Je m'endormais, caressée par la tiédeur du henné. Au matin, je découvrais la nouvelle couleur, jamais la même nuance de rouge, jamais la même sensation, cela dépendait, me disait-elle, de la chaleur de la peau.

J'ai vécu quatre ans chez ma tante, tout allait bien jusqu'au jour où son mari, sorti acheter du pain, n'est plus revenu à la maison. Ma tante est devenue presque folle. Ses journées se partageaient entre les hôpitaux et les postes de police. Elle rentrait chez elle la nuit tombée, s'affalait sur son lit sans même trouver la force de pleurer. Une nuit très tard, son beau-frère frappa à la porte; il revenait de la capitale. Il avait identifié son frère dans une morgue, méconnaissable, deux balles dans la tête. On ne savait pas si c'était un règlement de compte, ou les autres.

C'était la fin des vacances d'hiver, je venais de passer dix jours

interminables au douar. Mais après l'enterrement de l'oncle, mon père décida avec mon frère que je ne pouvais plus vivre chez une femme seule, dont le mari avait été assassiné dans des circonstances suspectes. Elle-même devait quitter sa maison et rejoindre sa belle-famille. On me ramena au douar avec toutes mes affaires.

Fini le lycée, je suis enfermée ici loin de la ville, on a peur pour moi, on me protège. J'ai pleuré, je me suis battue, j'avais la possibilité de poursuivre en interne, mais ils ont refusé. Quand il a vu mon acharnement à vouloir repartir, mon frère a pris mes liures, mes cahiers, et toutes mes affaires, il en a fait un gros tas devant la maison et il a tout brûlé. Ce jour-là, ma vie est partie en cendres. Il ne m'a pas laissé un seul mot d'écrit. Mon frère a pris sa revanche, il n'avait jamais accepté ma réussite.

À présent, je dois apprendre à écrire les yeux fermés. Juste pour ne pas sombrer dans la folie. Je dois apprendre à vivre avec des mots invisibles, muets.

J'écris « dans mon cœur », comme quand on parle « dans son cœur », en dialecte de chez nous ça veut dire parler sans voix, juste pour soi, comme une prière silencieuse, un vœu. Je ferme les yeux et je pense très fort à l'éventualité d'une écriture à haute voix. Nuit et jour, les mots se bousculent dans ma tête. Je les entends résonner en moi, bouillonnants, agités, excités, désordonnés, comme des particules affolées sous l'effet de la chaleur. Je rêve de les apprivoiser, les coucher sur le papier. Mais écrire m'est défendu, depuis qu'on m'a brûlé livres et cahiers. Ici, soi-disant protégée, je crie sans voix à qui veut bien m'entendre. Ici, on a peur des mots, surtout ceux qui nous viennent d'ailleurs, on les chasse, les brûle, puis on les remplace par le silence.

J'entends mon nom, une voix m'appelle de loin. On me tapote le visage. Je ne veux pas me réveiller, je suis si bien. On parle autour de moi, il y a beaucoup de bruit. Je commence à émerger de ma petite mort. Cet éveil m'est familier, je l'ai déjà vécu. Je reconnais cette sensation de retour de « nulle part », Je ne sais pas combien de temps ma léthargie a duré cette fois-ci, mais le réveil est plus dur. Je recherche mes sens. J'ai quelque chose dans la gorge, on me demande de tousser. J'ai froid. Je tremble. On m'arrache le tuyau de la gorge et ça fait mal. J'arrive à parler, je dis que j'ai froid, on ne comprend pas, je tousse, j'ai envie de vomir, on me met une couverture. Je n'ouvre pas les yeux, je n'y arrive pas, je ne veux pas. Ces bruits autour, c'est comme si on débarrassait une table après un repas. J'ai toujours froid. On me dit que ça y est, on me le répète

plusieurs fois. Je n'ai pas l'air d'y croire puisque je gémis encore. Je crois même que je pleure. Je ne veux pas sortir de ma torpeur, je cherche dans les bruits une voix familière, sa voix. Je pleure parce qu'il n'est pas là. La dernière fois, je me suis réveillée dans ma chambre, je n'avais pas assisté à tout ce ménage. La dernière fois il était là, à mon réveil. Je me sens seule, abandonnée. Je me rappelle que mes parents sont loin, peut-être en train de déjeuner, je suis sûre que ma mère a eu comme un pincement au cœur au moment où je partais. Je pleure de plus belle, je sanglote comme un enfant. Je crie son nom, ils ne lui ont peut-être pas dit que j'étais réveillée. C'est à la sortie de l'ascenseur que je l'entends, il m'attendait, il ne pouvait pas m'attendre ailleurs. C'est la faute à l'anesthésiste. Je n'aurais pas dû me réveiller si tôt. Il me calme, me rassure, présent comme on ne pourrait l'être plus quand on aime quelqu'un, et c'est là sa plus grande perfection.

Viennent après les vertiges et les nausées. On me rapporte mes cailloux dans un flacon. Je n'en trouve qu'un seul, il est minuscule. Je suis presque déçue. Je soupçonne le chirurgien de m'avoir pris le plus gros. Je me rappelle qu'il avait parlé de sa collection de calculs.

Pendant un instant, j'oublie que je n'ai plus de vésicule, qu'une partie de moi est déjà morte. Je pense alors à mon pauvre corps, c'est lui qui doit se sentir amputé à présent. J' ai quatre blessures au ventre. Sans compter les trois de la dernière fois. Sept trous. Ça me portera peut-être bonheur. Je suis criblée, transpercée. Je ne suis pas triste. Je n'ai pas peur des cicatrices. Je ne pense pas au bikini de l'été prochain. Au contraire, j'ai un étrange sentiment de fierté. Une victoire sur la mort, encore une. Je sais aussi comme une certitude qu'elle ne sera pas la dernière.

Le sentiment, le même, d'avoir été de l'autre côté, d'avoir franchi le seuil, et d'être revenue comme on rentre d'un week-end à la mer. Je repense au moment où l'on m'anesthésie, cet instant magique où je bascule, où tout m'échappe agréablement. Je ne sais pas où je vais pendant que, sur mon corps, se tracent, à l'avance, les marques de mes blessures. Mon corps devient alors un plan de travail, une surface à explorer en profondeur. Je comprends qu'on puisse bloquer les issues par où passent les messages de douleur pour qu'on m'empêche d'en prendre conscience. Je comprends le sens scientifique des mots, ceux qui concernent mon corps. Mais je ne comprends pas où moi je suis partie. Cette absence, ce sommeil sans rêves. Cette mort de passage dont je ne garde aucun souvenir.

C'est déjà la nuit, les journées d'hiver sont trop courtes. Je fais

mes dernières prières, je vais demander à Dieu de me sortir de là, que je puisse retourner en ville. Dieu est le seul vrai ami sur lequel je peux compter. Quand je Lui parle, je le fais avec les mots du cœur, arabes, français, ou même muets, je sais qu'il m'écoute et me comprend. Ici on croit que pour s'adresser à Dieu, on doit obligatoirement le faire en arabe. Pourtant, ma grand-mère prie en kabyle, elle a appris quelques sourates du Coran dont elle ne connaît pas bien le sens, et quand elle lève ses mains vers le ciel, elle parle sa langue. Je fais pareil, je Lui dis les mots comme je les sens. Une fois, une copine m'a passé un livre de « doaa », des invocations que l'on doit apprendre par cœur, telles quelles, pour être sûr de voir ses prières se réaliser. J'ai essayé, mais à chaque fois, les mots en arabe classique se mêlent dans ma tête et j'en oublie l'objet de ma prière. Alors, désespérée, je reprends ma demande, en dialecte, ou même en français. Je me sens tellement plus proche de Dieu quand je Lui parle sans contrainte de langue. On ne doit pas rechercher ses mots pour parler à Dieu, Il connaît nos pensées profondes et nues, avant que les mots ne les habillent.

On croit que Dieu est comme ces professeurs mégalos qui aiment à retrouver uniquement leurs propres mots dans les copies de leurs élèves. Je leur dis: « Dieu est plus intelligent que ça ! », on me crie: « Astaghfir Allah ! Demande pardon, c'est évident, tu n'as pas à le dire, Allah est plus qu'intelligent. » Moi je poursuis : « Eh bien oui, Dieu est plus qu'intelligent, donc Il comprend ce que je veux dire, et je n'ai pas besoin d'antisèches pour Lui parler. » Ça les met très mal à l'aise, surtout quand je rajoute que Dieu a sûrement le sens de l'humour, sinon Il n'aurait pas créé le rire. C'est comme ça, je suis sûre que Dieu, en plus de ce qu'Il est qu'on ne perçoit pas, est tout ce qu'il y a de meilleur en nous. J'ai fini mes prières de la nuit, je peux espérer rêver pendant mon sommeil.

Personne n'était à l'abri, nous vivions tous dans le couloir de la mort, personne ne savait quand allait apparaître le bout. Pour ne pas avoir de surprise, il fallait être prêt de jour comme de nuit. Je m'étais aussi préparée à ma propre fin. Pour cela, j'ai dû essayer d'imaginer toutes les façons possibles de quitter la vie. J'ai choisi la balle plutôt que le couteau, comme si on allait me donner le choix. Je pensais que, s'ils décidaient de m'égorger, je n'aurais qu'à courir, pour qu'ils soient obligés de m'abattre : ils sont lâches, je peux espérer une balle dans le dos. Pendant des années, nous étions des milliers à partager cet « espoir ». Combien de fois avais-je entendu mon père faire cette prière, toujours la même, lui qui avait son nom sur une liste collée sur le mur d'une mosquée, la liste des condamnés à mort: « Mon Dieu, s'ils doivent me tuer, faites qu'ils ne m'égorgent pas! » On en arrive à ça avec les monstres. Souhaiter une mort plutôt qu'une autre. Ne plus

craindre la mort à condition de ne pas la voir venir. Espérer sa mort déjà derrière soi, n'en avoir aucun souvenir, même une fraction de seconde avant qu'elle ne vienne. Pouvoir dire sa mort au passé. Personne ne se souvient de sa naissance, de sa mise au monde; personne ne devrait, non plus, se souvenir de sa mise à mort.

Pourquoi ne lui ai-je pas écrit pendant que j'étais encore au lycée? Il m'aurait peut-être répondu et ma vie ne serait pas aussi triste. Il ne sait pas que je l'ai écrit, toutes les nuits, il ne sait pas que je me suis construit un monde autour de lui, que je l'ai regardé marcher, rire, parler. Il venait souvent manger chez ma tante, c'était le neveu de son mari. Il terminait ses études à l'université et aidait son oncle à faire sa comptabilité. Ma tante disait qu'elle rêvait d'avoir un fils tel que lui. Il avait des idées assez particulières en ce qui concerne le bien et le mal, et j'aimais l'écouter parler de Dieu, ce n'était pas très loin de ce que je pensais moi-même. On discutait souvent de livres, lui aussi aimait lire. Une fois, il m'a offert une belle édition des Rubayat d'Omar Khayam, c'était, disait-il, son livre de chevet. Alors chaque soir, je lisais les quatrains mystiques en l'imaginant faire de même, cela me donnait l'impression de mieux le connaître. Je l'ai tant recherché entre les mots, entre les lignes, que je suis passée à côté de l'essentiel: il voulait me dire quelque chose que je n'ai pas encore réussi à comprendre.

Je l'ai écrit tous les jours, partout, avec les mots de tête qui résonnent sans échos, les mots du cœur, suaves nausées au goût de l'amour, les mots du corps, douleurs abdominales. Je l'ai écrit entre l'éveil et le sommeil, quand il ne me restait que des mots lucioles pour éclairer mes nuits. Je l'ai aimé de loin, en douce. Comme un innocent larcin, je lui ai volé des instants de bonheur dont il ne se doute même pas. Je l'ai écrit dans mon cœur et c'est dans mon cœur que je lui ai dit que je l'aimais. Malheureusement, aucun mot ne lui arrivera, aucun cri ne lui parviendra. Il restera en moi, le long texte; jamais lu, jamais récit, jamais appris, juste rêvé. Il m'étouffera, le cri d'amour muet.

Ces mots naphtaline pliés, rangés comme du linge ancien, jaunis par le temps, ces mots d'amour enfouis finiront par s'oublier, si personne ne les écrit.

Il me venait souvent cette image à l'esprit, celle d'un coup de feu en pleine poitrine, ou dans le dos. Une balle qui me serait destinée à la sortie du lycée. Je fermais les yeux et essayais de vivre l'instant « I », celui de l'impact. Je sursautais, tellement cela semblait réel. Je recherchais en moi le souvenir d'une douleur qui y ressemblerait, mais ne trouvais rien. Rien d'autre que la peur et l'effroi. Une terrible

sensation d'égarement et d'inconnu. Je n'arrivais pas à imaginer la morsure de la mort, ni comment son venin s'infiltrerait en moi. Rien qu'à y penser j'avais la peau qui brûlait. Et le souvenir de toutes les douleurs ressenties me traversait le corps tel un courant d'air glacé. Je voulais les expliquer, les comprendre pour mieux me préparer. Je n'avais que des mots approximatifs, ils ne m'aidaient pas assez. Je partais alors dans une quête délirante de terminologie spécialisée que je finis par adopter. Je découvris, grâce à un ami algologue (qui n'est pas spécialisé dans les algues mais dans la douleur), qu'il y a deux types de douleurs : les aiguës et les chroniques. Un coup de feu provoquerait une douleur aiguë par excès de nociception, c'est-à-dire qu'au niveau de l'impact de la balle, comme lors de tout stimulus nocif, des récepteurs nerveux sont là pour donner l'alerte ; on les appelle les nocicepteurs et ce sont eux qui nous signalent que notre corps est en danger, en nous faisant mal. La douleur est un cri du corps à l'esprit pour qu'il le protège. Mais quand le corps crie, il est souvent trop tard.

Je passais ainsi des heures à classer les douleurs selon leur intensité ou leur type. De l'aphte à la rage de dents. De la migraine à la névralgie. Du coup de soleil à la brûlure par le feu, des coliques aux crises néphrétiques. De l'en torse de la cheville à l'ongle incarné qui frappe au pied de la chaise. Cela ne m'a pas aidée plus que ça, de savoir les mots des choses sans les vivre. C'est une illusion de croire qu'on peut ressentir ou même imaginer des douleurs qu'on n'a pas vécues.

Et les douleurs du cœur ? Où les classer et comment en guérir ? Les chagrins d'amour, ça fait mal comment ? Ça fait aussi très mal au corps, mal au ventre, à la tête, à la poitrine. Ça engourdit les jambes et les bras, ça noue la gorge et l'estomac. Ça serre le cœur et les poumons. Ça tétanise ! C'est chronique. Comme une inflammation, elles se réveillent la nuit.

Et les douleurs de mort, la perte de l'autre, la rupture irrévocable, irréversible, l'absence définitive de confidences. La mort du père, la mère, la sœur, le frère. La voix aimée à jamais muette, le regard chéri, pour toujours éteint, la main aimante et chaleureuse, refroidie.

Et la mort de l'enfant, un cauchemar obsessionnel, une peur récurrente, dès son premier cri.

Combien de fois me suis-je regardée dans cette glace, cherchant désespérément ce qui pourrait attirer son attention. Je me suis même demandé si, sans le voile, il aurait pu me regarder autrement qu'avec les yeux d'un ami ou d'un cousin. Je créais alors

une faille dans le temps et l'espace où le rêve devenait réalité. Je me faisais belle pour lui et me laissais désirer, je savourais la naissance du premier frisson d'amour, et sentais vibrer mes sens sous mes mains hésitantes. Ce rêve au goût d'interdit qui n'a existé que dans ma tête semble pourtant réel, les moments de plaisir imaginés avec lui m'ont marquée comme une empreinte.

Aujourd'hui encore, malgré l'absence et la distance, je continue à nourrir le rêve qu'un jour, il m'aime.

Elles avaient un secret qu'elles ne disaient à personne, les quatre sœurs complaisantes. Elles portaient sur leur corps la même marque de naissance, une « envie » enfouie au même endroit, et dans le cœur une peur latente qui se réveillait les veilles de mariage. Elles parlaient de leurs « envies » comme d'une anomalie génétique, un défaut héréditaire. Elles en avaient presque honte.

Et quand sont venues leurs filles, elles se sont mises très tôt à s'inquiéter pour elles. Elles avaient compris que leurs filles avaient hérité de leur « tache » secrète, alors elles ont décidé de ne rien leur dévoiler avant la veille du mariage. Elles ne doivent pas savoir qu'elles n'ont rien à perdre.

Elles murmuraient en se racontant leurs nuits d'amours blanches et leurs amours blanches et l'absence de rouge dans les chambres noires sous les lumières des autres qui attendaient la couleur absente.

Elles riaient des astuces trouvées pour créer l'illusion, et de la complicité de leurs maris. Elles n'avaient rien à se reprocher ; elles allaient donc vers leurs nuits la tête haute, le cœur plein d'amour pour leurs hommes. Elles leur offraient ce qu'elles avaient de meilleur, et ils étaient presque comblés. Presque, parce qu'elles ressentaient tout au fond d'elles la déception dans les yeux de leurs hommes amoureux ; l'évanouissement d'un fantasme ancestral.

La nuit est lourde> elle commence à peser, le soleil n'a pas eu le temps de se coucher. Toutes les nuits n'ont pas le même poids> celle-ci va être écrasante. Elle s'affalera sur nous, la masse sombre, elle finira par nous ensevelir sous ses pans noirs. Nous l'attendons, l'appréhendons, chacun de nous se cherchera un refuge entre les plis de l'imaginaire qu'il essaiera d'éclairer par quelques rêves échappatoires. Mais les rêves ne connaissent plus leur chemin vers nos cœurs meurtris. Ce soir, le cauchemar a déjà pris place parmi nous> il ne nous quittera plus jamais. Je n'aime pas la nuit, son silence, son obscurité, son froid, son poids, ses insomnies, ses doutes, ses peurs. Il y a comme une prédisposition au drame, dès que le soleil

se couche.

Mon père ne dort pas, il se retourne, soupire, invoque Dieu, maudit le diable, se lève traverse la maison, ouvre la porte, regarde dehors, rentre, referme la porte, invoque Dieu, maudit le diable encore une fois, se remet à sa place, mais il ne dort pas. Nous ne dormons pas non plus, nous l'aidons à s'inquiéter. C'est une affaire de famille, s'inquiéter: On ne se le dit pas> mais chacun de nous sait qu'ils vont revenir, et on ne peut rien faire à part attendre et prier. Pour être sûrs qu'aucun bruit ne nous échappe, nos voix s'éteignent avec les lueurs du jour, nous cessons de parler, nous ne bougeons presque plus. Une fois couchés, et sans nous en rendre compte, nos souffles vont se mettre au diapason. Il ne faut surtout pas que la respiration de l'un de nous empêche d'entendre un quelconque bruit. Nous sommes déjà en train de nous tuer avant même qu'ils n'arrivent.

Dehors, il fait encore plus froid, plus noir, même le vent s'est tu. Le silence>, quand il se fait trop entendre, annonce toujours sa propre chute. Le monde autour s'est mis une muselière. Le ciel ne respire plus pas un souffle, pas une brise. Les animaux se sont donné le mot: couvre-feu chez les bêtes! Même les loups, qui d'habitude hurlent sur la colline, semblent avoir signé la pétition : « Ce soir, c'est l'Homme qui se déchaîne, c'est lui qui hurle, c'est lui qui attaque, c'est lui la Bête! »

Le silence pèse, il emplit la maison et tout l'espace, il a pris mon père en otage. Il le menace, le tient par le bout des nerfs. Mon père voudrait sûrement qu'il vente, qu'il tonne, qu'il y ait tout un vacarme dehors, que les voisins se réveillent, qu'ils fassent du bruit, que les chiens aboient. Tout bruit serait plus paisible que ce silence menaçant. Tous les bruits, mais pas ceux-là ...

Pas ce bruit de pas sur le gravier.

Pas le bruit de la porte qu'on casse à coups de hache.

Non! Pas ces bruits-là.

Pas le bruit de ces hommes qui ne disent rien, qui attrapent mon père, le mettent à terre.

Mon père qui prie mais ne crie pas.

Nos cris à la vue du sang.

Ma mère qui nous regarde, qui ne dit rien, ne bouge pas, ne se débat pas, qui tombe à genoux.

Cette tête qui bascule. Ces foulards qui glissent, ces cheveux qui s'éparpillent, ce cou fragile qu'on déshabille.

Et le bruit de la lame sur cette chaîne argent ...

Non, pas ces bruits-là!

Pas le bruit de leurs rires quand ils s'approchent de moi. Les cris d'horreur, les rires d'horreur, puis le silence pour très longtemps.

Non! Pas ces bruits-là!

Nous habitions juste à côté de l'hôpital. Souvent, nous recevions la visite de quelques chats engraisés par la nourriture infecte qu'on servait aux malades. On racontait que ces gros félins mangeaient aussi les placentas que les accoucheuses jetaient dans les poubelles. Placenta, l'autre enfant, le double qui ne vit que le temps de la gestation, juste pour accompagner l'enfant, le protéger, le nourrir comme un ange gardien. Quand il n'est pas offert en pâture aux chats, il est normalement enterré ou incinéré. Chez nous, on l'appelle aussi khouatates, les sœurs. Pourquoi ce féminin pluriel? Je ne sais pas.

Ces khouatates, en tout cas, ont failli tuer ma mère après la naissance de ma petite sœur. La sage-femme trop pressée, au lieu d'extraire le placenta en entier, s'était amusée à le découper aux ciseaux. Elle n'avait bien sûr pas tout enlevé, ma mère saigna pendant des heures, on la trouva toute blanche; encore quelques heures et elle serait morte.

Pendant longtemps et à chaque fois que je voyais un chat rôder dans notre jardin, je l'imaginais en train de manger les sœurs de ma sœur. Ça me donnait des frissons de dégoût. J'ai aussi toujours en tête les miaulements nocturnes de ces chats en chaleur gémissants, immobiles, nerveux jusqu'au bout des poils. Je ne supporte pas ces cris presque humains, surtout depuis que je sais que ce ne sont, ni plus ni moins, que des plaintes amoureuses, des supplications de désir douloureux. Les chats auraient sûrement beaucoup à écrire sur le sujet s'ils en avaient la possibilité. Et si on devait imiter les chats pour exprimer nos désirs et nos peines, le monde serait une assourdissante cacophonie, de jour comme de nuit. Le silence n'existerait plus.

Je suis seule enfermée dans un trou noir, une sorte de grotte creusée sous terre. Je ne sais depuis quand, ni comment je suis arrivée là. Il y a des planches sur le plafond. C'est humide et froid.

J'entends la pluie dehors. Je ne sais même pas qui je suis.

Une lampe à huile est posée sur la terre moite. Elle est sur le point de s'éteindre. Elle clignote, je secoue le fond de la bouteille, il n'y a presque plus d'huile. La lampe agonise, suffoque, et finit par s'éteindre. Un point rouge demeure au bout de la mèche.

J'entends quelqu'un s'approcher. La pluie s'est arrêtée, il n'y a plus que le bruit de pas qui se fait de plus en plus fort, jusqu'à m'assourdir. C'est un bruit que je ressens de tout mon corps. Il me tonne dans la tête, dans le cœur, dans le ventre. Il résonne en moi comme le cri d'une mort qui ne vient pas. Ce bruit de pas m'est familier. La peur me saisit, me réveille. La peur m'arrache à mon amnésie. C'est soudain l'horreur dans ma tête. Je veux vite oublier. Je me bouche les oreilles et crie de toutes mes forces pour ne rien voir des images qui se bousculent en moi.

Il ouvre la porte. Les yeux fermés, je perçois la lumière de sa lampe. J'entends son souffle près de mon visage. Il chuchote je ne sais quoi que je refuse d'entendre. Je ferme les yeux encore plus fort comme pour l'empêcher d'être réel. J'ai peur. Je ne comprends pas ce qu'il dit. Je ne veux pas comprendre.

Il me pousse sur un tas de paille humide. Immobile. Mon sang est glacé. Mes membres paralysés. Mon cœur bat trop fort. Il s'approche encore. J'attends qu'il s'arrête. Je souhaite qu'il s'arrête. Il s'assoit à côté de moi. Me regarde. J'entends sa respiration. Je sens son odeur forte, l'odeur du musc. J'en ai la nausée. Il saisit ma main:

« Au nom d'Allah, je te prends comme

épouse. »

Il récite la fatiba. Ma tête entre mes genoux, mes mains contre mes oreilles, j'entends hurler les loups au loin. Pas même la force de pleurer. Il dit « Bismillab » comme quand on va manger. Il se colle à moi. Me touche le visage. Je ferme les yeux pour ne pas le voir. Son haleine m'étouffe, j'essaye de détourner le visage:

«Non ! »

Il m'oblige à le regarder:

« C'est h'ram de se refuser à son époux, tu ne voudrais pas mourir dans le pêché, non ? » Sa respiration se fait de plus en plus saccadée, rapide et effrayante comme s'il allait se transformer en je ne sais quoi d'inhumain. Mes « non » se perdent entre ses râles. Son

odeur me suffoque, ses mains me transgressent, je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je suis trop fatiguée pour lui résister, mes muscles sont meurtris. Je n'ouvre pas les yeux.

Je suis toute étalée, écartelée. Je suis une brebis qu'on s'apprête à dépouiller. Je crie. J'ai mal. J'ai terriblement mal. Je sens mes entrailles se déchirer, et il est toujours là, à râler. Une bête qui se déchaîne sur sa proie. Il est en train de me tuer, et je me demande pourquoi la mort ne vient pas.

Je pars.

Je quitte mon corps. Je l'abandonne à mon bourreau, le sien le mien. J'essaye de me dissocier de ce corps. C'est son affaire. Il n'avait qu'à être plus fort, plus viril, il n'avait qu'à être mâle. Je n'ai jamais autant détesté ma féminité. Je bloque ma respiration pour ne pas sentir son odeur. Je souffle mais n'inspire pas. Je veux m'évanouir, perdre connaissance, ne lui laisser que le corps. Je réveille alors l'autre douleur, je repense à ma famille, je repasse les images et les cris. Je calme une douleur par une autre plus forte.

Cinq ans d'attente et voilà que je suis enfin sur le point d'être sa femme; autour de moi ma famille et la sienne. Je n'y crois pas encore. J'avais si peur que cela se passe mal. J'ai déjà eu ma « nuit de henné » là-bas dans mon pays. Ni lui ni sa famille n'y ont assisté.

Sa mère m'avait appelée la veille, elle avait entendu dire que des attentats avaient eu lieu quelque part entre les deux frontières. Elle me demanda si je pouvais en parler avec mes parents; qu'ils les excusent de ne pas pouvoir venir, lui surtout, son fils. Je comprenais, en mon for intérieur je préférais même qu'il ne soit pas là. Je voulais le cacher des regards de ces femmes, nombreuses, qui se déplaceraient par curiosité, pour s'assurer que j'avais bien trouvé un mari. À mon âge ce n'est pas possible, à moins qu'il soit vieux, veuf ou divorcé avec des enfants. Qui a bien voulu de cette fille qui a quitté la maison familiale pour aller vivre seule à l'étranger? Ma mère les avait toutes invitées pour les faire taire. Tant pis, je décidai avec ma future belle-mère qu'il n'était pas obligé de venir. La déception de ma mère se lisait sur son visage, mais elle ne dit rien.

Maintenant, je tremble sous mon burnous blanc de laine brodé au fil de soie. La tête entièrement cachée par la capuche, je ne vois rien de ce qui m'entoure, juste des voix. Je les reconnais presque toutes. Ça sent bon l'eau de fleur d'oranger et le jasmin. On me fait asseoir. Un homme, je devine que c'est l'aâdoul, prononce un discours sur le mariage. Tout le monde écoute. Les enfants jouent, quelques-

uns viennent regarder sous l'étoffe blanche, je leur souris, ils éclatent de rire, ça ne perturbe pas le cheikh qui énumère les bienfaits du mariage. Quand il termine, on me présente des documents à signer. Je ne lis pas, je fais confiance. Je signe. Mon père est là, c'est le tuteur et le témoin. Avant de venir, il m'a déjà signé une « autorisation de mariage » demandée par le consulat pour me délivrer une autre « autorisation de mariage » de l'État algérien. À mon âge, je n'aurais pas pu me marier sans que les hautes instances m'accordent leur permission. Mon père est fier et soulagé. Quand on finit de signer, on récite la fatiha. Et les youyous fusent de partout. C'est tellement fort que je pleure. J'ai attendu ce jour si longtemps, et tant souffert pour y arriver.

Moi, l'étrangère, on m'a refusée, on s'est méfié de moi, on m'a crue incapable de l'aimer juste pour ce qu'il est. On ne savait pas que de son amour je m'étais fait une patrie et que ma terre d'accueil c'était encore lui. J'avais habité ses promesses les plus muettes, celles qu'il avait peur d'avouer. J'ai été bercée par le rêve de nous deux jusqu'au bout.

On me découvre la tête, je le vois, il est là, avec sa chéchia rouge et sa jebba blanche. Il est beau, il est heureux. Lui aussi n'y croyait presque plus.

J'ai au-dessus de mon genou gauche sept petites marques rouges, censées me protéger du « fils de la femme ». J'avais pourtant enjambé le métier à tisser et mangé les sept raisins au goût de mon sang. Elle m'avait mesurée au fil de la seddaya, et avait donné la précieuse filandre à ma mère, qui la sortirait la veille de mon mariage afin de me délier. Elle m'avait faite « mur » pour me rendre impénétrable. Elle a prononcé la formule magique: « Désormais, tu seras mur, et le fils de la femme sera fil. » On aurait pu me marteler, me massacrer, l'essentiel était qu'on n'arrive pas à me percer.

J'ai été ferrée, comme une jument, ça devait au moins me porter bonheur. Scarification à la lame au-dessus du genou pour que mon corps se souvienne qu'il a été scellé.

Je pouvais partir en ville, vivre chez ma tante, je ne risquais plus rien ; ma mère dormirait désormais sur ses deux oreilles. Elle avait cadénassé la porte de l'honneur.

Pourtant, le fils de la femme m'a violée malgré tout, et même s'il n'avait pas réussi à me saigner, j'aurais été détruite, démolie. Elle aurait dû me faire intouchable, inaccessible; plus qu'un mur, elle aurait dû me faire forteresse.

Fil de la vierge, tu t'es envolé avec les beaux jours, comme se sont envolés les cheveux de ma mère.

J'avais neuf ans, ce matin-là, et quelque chose n'allait pas. J'attendais le retour de ma mère avec le nouveau bébé ; c'était la nuit quand elle était sortie. On a frappé à la porte, un homme est venu chercher « la petite dalle » dans le jardin. Il a dit : « C'est pour enterrer le petit. » J'ai tout entendu, personne ne m'a rien expliqué. Il a sorti un rectangle de ciment gris. Je me rappelle que j'ai pleuré, j'étais debout, la tête sur la table de la salle à manger.

Ce matin-là, j'ai dû comprendre toute seule, avec mon imagination d'enfant. J'ai vu le petit ange juste dans ma tête, ils ont dit qu'il était beau, trop beau pour vivre, je l'ai imaginé tout rose avec des cheveux or, ils ont dit qu'il était gros, c'est pour ça qu'il s'est étouffé en sortant. Plus tard, ma mère m'a expliqué que c'était une « procidence du cordon » ; ça arrive très rarement, c'est le cordon qui précède le bébé, et quand celui-ci s'engage pour sortir, il est poussé par les contractions qu'aucune autre force ne peut stopper. Il s'étouffe alors lui-même en écrasant le cordon qui l'alimente en air. La vie peut repartir exactement par où elle est venue.

Dans le meilleur des cas, on essaye de repousser le cordon en attendant de pratiquer une césarienne en urgence. La sage-femme a paniqué, elle a pensé à sauver ma mère plus que le bébé, le gynécologue est venu trop tard, il n'a rien pu faire. Mon père, qui attendait dehors, avait compris que ça se passait mal. Il s'est évanoui, ils ont dû le réanimer lui aussi.

Mon frère n'a donc pas survécu. Il n'a pas eu de prénom. Pas de vie. Seule ma mère garde en elle le souvenir de l'ange qu'elle a perdu ; les neuf mois qu'ils ont passés ensemble et les quelques minutes avant son départ.

Une année après, jour pour jour, ma mère de nouveau enceinte, sortait de chez son gynécologue. J'étais présente lorsqu'il lui a remis une radiographie du fœtus en l'assurant que tout se présentait bien : « Tenez, gardez-la en souvenir ! » Ma mère lui a répondu avec le sourire : « Je préfère le garder lui ! » et elle lui a laissé la radio.

Mon frère est né en parfaite santé. Depuis, ma mère a pour lui une préférence discrète, comme un amour pour deux. Mon corps retrouve ses fonctions vitales. Il veut se réveiller. Il prend l'air, en reprend encore, n'expire presque pas. Il a peur de moi, il fait le plein d'air, il veut vivre. Il m'échappe déjà.

J'essaye de me lever, la douleur est trop dure à supporter. Il coule de moi des liquides gluants aux odeurs nauséabondes. Je vomis. Des écumes amères, un avant-goût de malheur. Que m'a-t-il laissé à vivre? Qu'est-ce qu'il reste en moi à mourir? Il n'a rien laissé que la mort puisse encore emporter. Moi qui avais peur d'un couteau sur la gorge, me voilà saignant d'une blessure plus profonde. Il reviendra sûrement, je serai toujours vivante, dans la répugnance je vivrai ma mort encore une fois.

Le revoilà. Il me propose de manger. Je réalise alors que j'ai faim, j'en ai presque honte. Le corps n'a pas de conscience, il a faim car il a peur de mourir. Pas moi. Je ne mange pas. Mon corps s'en fout et réclame de plus belle. Quand il sort, je mange. Je pleure en même temps. Il revient plusieurs fois et à chaque fois il recommence. Plusieurs jours dans ce trou. Je ne sais pas quand il fait jour ni quand il fait nuit.

Il ouvre la porte. Non, ce n'est pas lui. Un autre. Il va m'emmener? Il va me tuer? Ils n'ont plus besoin de moi?

Non!

Il s'approche, encore et encore. Le même sou./fie, le même regard, les mêmes mains sales, la même odeur de musc, le même dégoût, la même nausée, la même fatiha pour un autre mariage et une autre souffrance plus crue.

Pas de chiens ni de loups cette fois-ci. Je n'entends plus rien. Je vis l'horreur de l'instant en pensant à toutes celles qui vont venir. Je réalise l'effroyable dessein qu'ils ont tracé pour moi. Je les hais de tout mon être. La haine est le seul sentiment qui survit en moi, vif et douloureux lui-même.

Mon unique regret en ce moment, ne pas avoir sur moi une grenade pour la dégoupiller, et exploser à leur figure. Je me serais volontiers réduite en lambeaux de chair si ça devait les empêcher de me toucher. Mon corps n'aurait pas été autant déchiqueté qu'il ne l'est, en ce moment, par leurs mains sales.

Cet autre charognard ne m'achèvera pas non plus. Il reste encore en mon cadavre de quoi nourrir d'autres vautours. Mon état de décomposition ne semble pas les déranger.

La même nuit, j'entends les cris d'une fille qui supplie, sans mots, qu'on ne la touche pas. Mon premier époux, l'émir, en a trouvé une neuve. C'est pour ça qu'il m'a cédée à un autre. Elle est très

jeune, elle a la voix d'une enfant. Ses cris me font l'effet de coups de couteau dans une plaie ouverte; je revis avec elle les moindres détails de son viol, du mien. Elle a cessé de crier à l'aube, mais dans ma tête, elle ne s'est jamais tue.

Combien de maris ai-je eus finalement? Je ne saurais le dire ; après plusieurs nuits d'horreur, j'ai appris à m'en aller. La plupart du temps, j'étais ailleurs. Je sais seulement que se sont succédées, les unes derrière les autres, des nuits, toutes les mêmes, où seul mon corps fut présent. Je suis partie à chaque fois de l'autre côté, sans trop savoir d'où me venait cette force anesthésiante. Je me reveillais toujours avec la nausée au fond de la gorge et les membres meurtris. Je ne pouvais pas, non plus, ignorer ce qu'ils avaient fait de moi pendant mon absence. Mon corps était un champ de bataille jonché de bleus et de coups ensanglantés. Il me [allait me ramasser de sous les décombres après leur passage. , .

Mais il me restait le sentiment d'avoir gagné au moins une chose en m'évanouissant : ne pas avoir à supporter l'odeur de leur souffle fétide sur mon visage.

La fille d'à côté, ses cris étaient plus forts et plus douloureux chaque fois que j'avais la visite d'un nouveau « mari » ; c'était son supérieur qui la violait, celui qui venait de me répudier. Elle devait penser que les cris pouvaient les arrêter, mais elle a dû les déranger, au bout de quelques jours je ne l'ai plus entendue.

J'avais à peine deux jours de retard et j'étais sûre qu'il était là. Je l'avais suivi depuis le soir de sa conception, je percevais même les intimes pincements de l'œuf au septième jour se nichant au fond de moi. Jamais je n'avais autant été à l'écoute de mon corps. Je le surveille, le sonde, je guette le moindre signe. Je m'embarque dans un tourbillon de sensations nouvelles, je me regarde, me touche, me palpe, et c'est la vie que je cherche. Je la perçois, dans mon ventre, sur mes seins, sur ma peau, dans mes yeux qui pleurent sans raison, sur mes lèvres humides. Je la sens, la vie, en moi comme un souffle d'air qui me traverse le corps.

« Positif », le mot magique qui me permet d'oublier les jours qui passaient et me faisaient avancer dans l'âge. La peur de ne jamais donner la vie. Tout le bonheur restait à venir, et je ne peux le dire car je l'ai vécu; le bonheur se vit en silence.

Finalement, l'un d'eux a réussi à m'ensemencer. Labourée comme je l'ai été, c'est normal que je finisse par germer. Même si les mauvaises graines ne sont pas censées donner la vie, je suis

enceinte. Je ne m'en serais jamais rendue compte toute seule. C'est elle qui me l'a dit, la doyenne du camp. Ils l'ont gardée parce qu'elle soigne leurs blessures, elle a le don de guérir. Elle est venue me voir dans mon trou. Elle m'a bien regardée dans les yeux:

« Tu vomis beaucoup ces derniers temps?

- Je vomis depuis que je suis ici.

*- Tu as les yeux qui brillent, tu portes la
vie en toi.*

*- Comment ? Tu veux dire que je suis enceinte? Depuis quand
les morts donnent-ils*

la vie?

*- Ne t'en fais pas, je dirai que tu es un peu malade, mais que tu
peux nous aider à ramasser le bois. Acharne-toi au travail et porte tous
les fardeaux que tu trouves sur ton chemin, avec un peu de chance, il
finira par tomber.*

- Tu me fais rire, la chance!

*- Je te dis ça, parce que ce genre de rejeton, quand il s'installe,
rien ne réussit à le décoller. Tu peux te poignarder le ventre, il restera
accroché à toi, jusqu'à ce qu'il naisse.*

*- Et là, il ne risque pas d'aller très loin, puisqu'on nous tuera lui et
moi avant même*

qu'il n'ait vu le jour ...

- C'est pour ça que tu dois te remettre.

*Malade tu ne leur sers à rien, ils ne gardent pas celles qui les
encombrent.*

- Et si j'arrive à m'enfuir?

*- On ne s'enfuit d'ici que pour monter chez le bon Dieu; il Y a
quelques mois, une très jolie fille, à peine ton âge. Ils venaient de la
ramener, quand elle a compris ce qu'ils allaient lui faire subir, elle s'est
mise à courir, c'était la nuit, ils n'allaient pas s'aventurer après elle. Ils
ont tiré.*

- Cette fille, tu l'as vue?

- Si je l'ai vue? Je l'ai lavée et enterrée de mes propres mains. Elle était belle même éteinte, elle semblait sourire comme soulagée, victorieuse. Elle avait cette bague au doigt. Personne ne savait son nom.

J'ai reconnu la bague ...

Je l'imagine courir telle une gazelle sachant que son prédateur ne la raterait pas. Elle n'avait sûrement plus peur, elle a dû comprendre que la peur ne la soulagerait pas, ne la guérirait pas, ne la consolerait pas, ne la sauverait pas. Elle a dû chasser la peur de son cœur comme un danger. Elle a choisi de laisser sa mort loin derrière, avec toutes ses angoisses. Rien ne pouvait être plus effrayant que le coup qu'elle s'apprêtait à recevoir. Elle a eu plus de courage que moi. Elle a choisi sa mort, elle a choisi la balle dans le dos. Elle s'y était préparée des nuits durant.

« Dis, tu crois que c'est douloureux comment, une balle quand elle te transperce? me demanda-t-elle un soir d'insomnie.

- Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé.

- Je me demande si ça brûle comme une flamme ou si ça pique comme une épine.

- Peut-être les deux à la fois. Comme une piqûre de guêpe, ça pique, puis ça brûle. Peut-être que ça fait tellement mal qu'on ne ressent rien. Peut-être qu'on n'a même pas le temps de réaliser quoi que ce soit. »

J'espère qu'elle était déjà ailleurs quand ils l'ont atteinte.

En attendant la mort, je me poignarde le bas-ventre à coups de poing, convaincue d'avoir l'un d'eux en moi. Je l'imagine me ronger de l'intérieur, m'arrachant, un par un, tous les organes pour s'en nourrir, s'abreuvant de mon sang jusqu'à la dernière goutte. Je n'espère pas que l'instinct maternel vienne me délivrer de mon sentiment de haine pour ce monstre. Je n'ai pas l'émoi d'une femme en mal d'enfant qui vient d'apprendre qu'elle est enceinte. Je ne ressens pas la présence d'une vie en moi. Juste des douleurs, des crampes sûrement dues aux coups de poing que je continue de m'infliger, le ventre vidé par des spasmes ininterrompus.

S'il avait été l'enfant de l'amour, j'aurais paniqué à la vue de ces coulées de sang le long de mes cuisses. Seulement voilà, il n'est l'enfant de rien du tout, lui. Il est une erreur de la nature, le résultat de

l'union d'un cadavre avec ses charognards. Il a été conçu dans la douleur la plus atroce, il ne peut pas s'en sortir indemne. Il ne peut naître que difforme ou laid, il lui manquera sûrement un membre. Il ferait mieux de finir là, avant de commencer. Je guette le flux de sang et espère me liquéfier entièrement. Mais il reste accroché à moi, nous restons tous les deux. Il survit à mon agonie. Je survis à la sienne.

Plus je m'abandonne à la mort, plus je le sens qui vit. Jusqu'à ce qu'apparaisse ce réflexe étrange qui me tient éveillée les nuits de froid; je me surprends à réchauffer de mes mains mon ventre glacé. Ce même ventre sur lequel, quelques semaines auparavant, mes poings se défoulaient.

Le corps protège ce qu'il a engendré. La nuit, if se recroqueville sur lui-même, if a peur plus que jamais. Ce corps qui renferme l'un d'eux, et sur lequel ifs continuent pourtant à s'acharner. C'est comme s'ils se violaient eux-mêmes. Cette idée me console, je me dis qu'ifs pourraient m'en débarrasser.

Mais rien ne se passe. Ou peut-être si, quelque chose en moi change : je commence à m'habituer à sa présence, je n'ai plus envers lui le même instinct de répulsion qu'au début. Il résonne en moi maintenant comme un appel sourd, ce cri de l'enfant du mal l'enfant qui ne veut pas mourir, mais son cri n'est pas celui de la vie. Je ne l'aime pas et je ne me sens pas mère: il n'est pas facile à un cadavre d'engendrer la vie. C'est mon corps qui essaye de se faire à ce nouveau bout de chair qui pousse en lui. Tant qu'il ne l'a pas rejeté, c'est qu'il ne le considère pas comme étranger. Je suis trop épuisée pour me battre. Encore une fois, mon corps devra se débrouiller tout seul.

Je suis fatiguée, j'ai peur de finir par étouffer avec elle dans ce trou à vermine que j'ai moi-même creusé. Je suis tout aussi coupable que ces hommes qui la violent. Je lui ai imposé des douleurs inimaginables, et cette voie vers l'enfer, je l'ai tracée pour elle et pour les autres afin d'assouvir ma soif d'écrire. Je peux tout aussi bien l'achever, ça soulagerait ses peines, mais j'ai encore besoin d'elle vivante, souffrante, écorchée jusqu'à la moelle. Écrire c'est aussi entailler la chair pour tatouer l'indélébile mémoire. J'aurais pu ne garder d'elle que son rire, son doux visage, son sourire intelligent, son regard avide de mots nouveaux. Pourquoi pas l'image d'elle heureuse ? Après tout, il ne lui est peut-être rien arrivé, son père l'aura mariée en même temps que sa sœur.

Serais-je en train de graver sur son corps les cris muets de

toutes les femmes sacrifiées sur l'autel des fantasmes masculins ? Si je pouvais, je lacèrerais à coups de mots brûlants la peau de ces hommes qui se sont proclamés cerbères de Dieu sur terre. Si je pouvais, je déverserais sur eux toutes les encres envenimées, dans cette vie et celle d'après. Je cracherais ma rage, jusqu'au vomis, sur cette feuille et celle d'après. Mais je me suis juré de ne pas salir le verbe qui rend hommage aux belles silencieuses. Je leur ai fait l'intime promesse de les porter en beauté comme des nymphes immaculées. Non, je ne dirai pas les mots méchants, les moches, ni les tordus. Je ne dirai pas les mots qui enlaidissent, qui noircissent, les mots vilains qui donnent des haut-le-cœur et rabaissent jusqu'aux bas-fonds.

Mais je dis ma haine aiguë et profonde à ceux qui ont trahi la parole, tracé le chemin, posé les jalons et suggéré le crime. Puis à ceux qui Ont travesti la Parole, suivi le chemin au-delà des jalons et accompli le crime.

Je suis dans une grande salle blanche où les lits sont presque collés les uns aux autres, c'est un hôpital. Je ne suis pas la seule à être revenue de l'enfer. Autour de moi, des corps parsemés comme des chiffons, visages pâles, regards perdus. Je me vois à travers elles, cela m'effraie. On m'a nettoyée, je le sens à mon odeur chlorée, ça me réconforte d'être déjà un peu moins sale, mais leur odeur ne me quitte pas, j'en garde le souvenir dans l'air que je respire. Je les sens en moi. Oui, en moi, ils y sont de toute façon. Je me passe les mains sur le ventre et regarde l'infirmière. Compatissante, elle m'explique que c'est l'armée qui nous a libérées, je le sais, j'ai encore dans la tête le bruit des rafales de mitraillettes ; ils ont attaqué pendant la nuit, ils les ont tous tués. L'enfant que je porte est déjà orphelin, et moi déjà, plusieurs fois veuve.

Elle me pose des questions, prend note, j'ai la tête qui tourne, je ne sais plus ce que je lui dis. Elle insiste sur mon âge, elle veut aussi savoir depuis quand je n'ai pas eu mes règles. Elle croit vraiment que là où j'étais, je tenais le calendrier de mon cycle. Encore heureux qu'elle ne m'ait pas demandé la date de conception. Le docteur arrive, ils parlent en français, ils croient sûrement que je ne comprends pas, ils parlent d'une loi qu'on serait en train de voter pour nous permettre d'avorter. Ça me réveille, une loi qui m'autoriserait à prendre ma revanche. Empêcher qu'ils ne se reproduisent. Interrompre le processus. Arrêter le mal. La trace d'eux qui persiste, je pourrais enfin l'effacer.

Mais le docteur semble contrarié, il dit ne pas comprendre pourquoi ils tardent à se décider. Dans cette salle, nombreuses sont

celles qui, comme moi, sont rentrées du maquis enceintes, toutes attendent qu'on vienne les libérer du poids de la vie qu'elles n'ont pas choisi de porter. On nous prépare vaguement à cette éventualité, comme pour nous laisser réfléchir: le garder ou pas? Autant demander à un patient à qui l'on a découvert une tumeur au ventre s'il veut la garder.

Je m'accroche quand même, avec toutes les autres, à cet espoir, le seul qui nous ait été donné, juste ça, s'en sortir sans séquelle vivante.

Nous attendons quelques semaines sans nouvelles, il y en a même qui accouchent entre-temps, celles-là on ne les revoit pas, ni elles ni leurs enfants.

Puis un jour ils l'ont votée, la fameuse loi, la fatwa est passée, mais l'infirmière est triste; la fatwa dit que les mineures doivent avoir une autorisation paternelle pour avorter. Je n'ai que seize ans. Je ne peux donc pas décider seule de me débarrasser du mal qu'ont planté en moi ceux-là même qui ont tué mon père. La fatwa ne m'aidera en rien. Ni presque aucune des autres filles. La plupart ont dépassé la durée légale de l'interruption, et beaucoup sont encore plus jeunes que moi.

Je les ai entendus parler de la fille de treize ans ; elle leur avait donné le nom de son père. Quand on l'a convoqué, l'homme a répondu que son unique fille avait été tuée et qu'il n'en avait pas d'autre. Tous les jours, elle leur demande si ses parents vont venir ; personne ne peut lui expliquer car jamais elle ne comprendrait. Qui le pourrait d'ailleurs?

La fatwa ne nous réhabilitera pas, même si elle nous a déclarées « pures et innocentes » et « dignes de respect », Qui va nous respecter? Les hommes pour qui nous ne serons plus que le reste de femmes, des corps où ton s'est servi à pleines mains à pleines dents, un tas de détrit, juste bonnes à être jetées aux oubliettes ?

Et lui, voudra-t-il jamais de moi?

Ils en ont fait des fatwas, les autres, pour tout ce qui leur passait par la tête et même ailleurs que par la tête. Ils se sont fait faire des fatwas comme des prescriptions sur ordonnance, des fatwas de connivence entre collègues. Ils ont retaillé l'islam à leur mesure, rajouté les vierges à leurs listes de butin de guerre, une récompense, un trophée.

Les médecins, eux, ne se sont pas risqués à prescrire l'avortement thérapeutique pour sauver ces filles, pourtant c'en était un. J'imagine combien cela les aurait soulagées que quelqu'un décide à leur place, qu'on dise que leur vie était en danger, ne l'était-elle pas ? Sommes-nous en danger uniquement quand on risque de mourir ? Ces filles étaient, avec ce qu'elles portaient, en danger de vie. Lorsqu'on a supplié les hautes instances religieuses de les autoriser à avorter, celles-ci ont demandé conseil à des instances encore plus hautes. Lesquelles venaient tout juste d'autoriser les femmes bosniaques violées par des miliciens serbes chrétiens à avorter. Ces hautes instances religieuses ont « émis de sérieuses réserves », parce que, cette fois-ci, les violeurs étaient musulmans, donc les embryons aussi. Jusque-là je ne savais pas que les embryons avaient une religion. S'il est interdit de tuer un embryon musulman, pourquoi pourrait-on tuer l'embryon chrétien ?

Et cette fillette dont on laisse le ventre se déchirer, juste parce qu'on attend l'autorisation du père. Comme si on craignait qu'elle prenne la mauvaise décision en choisissant de retrouver son corps d'enfant. On s'imagine peut-être qu'un père peut ne pas autoriser sa fille à se débarrasser d'un mal qui a contaminé toute la famille.

Il n'y a aucune logique, ni d'un côté ni de l'autre, c'est l'arbitraire contre l'absurde.

Au bout de quelques semaines, la vie s'est imposé comme une fatalité ; mieux encore, l'enfant a commencé à bouger, il prend place et occupe mon corps et mon esprit. Je me surprends à éprouver un sentiment d'attachement charnel, comme une sorte de possessivité végétative. Je veux le garder, mais vraiment le garder, en moi. Qu'il m'accompagne dans ma solitude en restant là dans mon corps tel un organe vital. Je ne veux pas le mettre au monde parce que je sais qu'il n'y a pas de monde pour lui, ni pour moi avec lui. Je compte bien l'enfermer, juste pour le sentir bouger.

Je suis tellement maigre que mon gros ventre risque de me faire basculer vers l'avant. Je n'arrive plus à me tenir debout, il est trop lourd pour moi, la sage-femme dit que j'ai sûrement dépassé le terme. Sur l'échographie, j'en suis à mon neuvième mois. On attend encore quelques jours et si rien ne se passe, ils seront obligés de provoquer la naissance, car ni lui ni moi ne semblons vouloir qu'il sorte.

Ma douleur est postopératoire, clinique, elle n'a aucun sens, aucune magie, elle n'est pas celle de ma mère. Mon accouchement ressemble à mes deux autres opérations. Seule différence : j'y ai

assisté. La péridurale est venue bloquer toutes les sensations pendant la délivrance, la moitié de mon corps, à partir de la taille, est paralysée mais je sens l'odeur de la chair quand le bistouri électrique me fend le bas-ventre. J'entends tout ce qui se dit autour de la table. Déployée comme un rideau de théâtre au-dessus de ma poitrine, la toile verte m'empêche de voir, malgré ça je devine. Je perçois des secousses sur tout mon thorax, pas de douleur, mais juste des mouvements. Je regarde à droite, une horloge, il est neuf heures du matin. Mes bras en croix, à gauche le tensiomètre qui se gonfle et se dégonfle, à droite l'aiguille du sérum. Je manque de souffle, j'ai peur, je le dis à l'anesthésiste, il me met le masque à oxygène, ça m'aide à respirer. Je demande pourquoi je respire difficilement, on m'explique que comme on me souffle de l'air dans le ventre pour pouvoir couper sans toucher les organes, mes poumons sont comprimés vers le haut et l'air a du mal à circuler. Le médecin annonce qu'il le voit, pas sa tête mais ses fesses, puisqu'il n'a pas pu se retourner. Je sens enfin qu'on le décolle de mon ventre. Je J'entends pleurer, je pleure de joie, on me l'amène. Je l'embrasse, passe ma main sur sa petite tête, son visage. Je m'assure qu'il est là, qu'il est vivant. C'est la plus belle rencontre de ma vie.

Mon accouchement, je l'ai vécu comme un viol de l'intérieur. L'enfant des violeurs m'a déchirée à son tour, il m'a forcée à le mettre au monde. J'ai crié ma rage dès l'instant où je l'ai senti venir. Il a pris son temps, toute une nuit à me tordre de douleur. Je me serais bien ouvert le ventre au couteau si j'avais eu à choisir.

Je ne l'ai pas vu. J'ai dû perdre conscience, je ne me rappelle rien, même pas ses cris quand il est sorti. Je suis désormais seule au monde. L'unique famille qui me restait, on vient de me l'extirper. Je refuse de le voir, j'ai trop peur qu'il leur ressemble.

Seule, affreusement seule, je pleure toute la nuit. Allégé du poids de la grossesse, mon corps réalise enfin les vides qui se sont creusés en moi, mon ventre, ma vie. Comme un ressac de pleine lune, les souvenirs me submergent et me noient. Je revis tout : l'enlèvement de ma sœur, la mort de mes parents, mes viols, ma grossesse, mon accouchement.

La douleur de la mort, quand ce sont ceux qu'on aime qui meurent. Quand on survit à tous et aussi à soi-même. Quand il n'y a plus de pire possible, c'est la cristallisation irréversible de la douleur.

Finalement les années noires ont eu raison de moi. Je culpabilise toujours d'y avoir échappé. Je les traîne, tel un boulet de

survie. Ma mémoire. Mon passé. Mon alibi. Je ne veux pas flotter à la surface de la vie, caresser le bonheur dans le sens de la vague et faire semblant d'être sauvée. J'ai souvent le même rêve: je nage, puis je me noie, et arrivée au fond je réalise que je peux respirer sous l'eau. C'est une sensation de plénitude immense, toucher le fond sans se noyer, ouvrir les yeux et respirer à pleins poumons comme si on naissait pour la première fois. Elle aura été ma bulle d'air au fond de l'eau, elle a donné un sens à ma vie, et une contenance à mes douleurs. Je croyais être capable de rejoindre les siennes en les écrivant, à vrai dire, je ne ressens rien d'autre qu'un profond malaise. Je suis très en deçà de la réalité, je ne fais qu'esquisser des histoires que j'ai connues, mais de loin, de trop loin pour réussir à rendre le rouge du sang ou le noir de la nuit. Tout ce que j'ai vécu de réel, c'est la peur et l'attente quotidienne de la mort. J' ai vécu aussi la solitude d'un peuple, son désarroi, sa désillusion, et tous ses pourquoi sans réponses.

J'ai surtout vécu les angoisses de ces filles qui portent en elles le poids d'une féminité en dormance. La peur au ventre qu'elle ne bourgeoine. La crainte qu'elle ne se flétrisse. La hantise que quelqu'un, un jour, l'arrache sans amour.

« Les Misérables ! » Le regard absent, elle répète inlassablement les mêmes mots depuis qu'elle est dans ce centre d'accueil. Elle ne dit rien d'autre. On lui a demandé si elle voulait voir son enfant, elle a dit non brusquement, puis s'est réfugiée dans le silence.

Parler m'est douloureux.

Elles me regardent sans trop savoir quoi faire, ces femmes qui veulent aider, viennent écouter, extirper le mal par les mots, elles se sentiraient sûrement mieux si elles arrivaient à me faire parler, cela les soulagerait d'avoir l'impression de m'aider, elles ne savent pas que c'est elles-mêmes qu'elles essayent d'aider. Elles parlent de réconciliation et de pardon. Moi je ne dis rien, je les fixe et continue à crier:

« Les Misérables ! »

Elles me répondent:

« Oublie-les, ils ne sont plus là. »

Elles ne comprennent pas. C'est le livre que je veux, juste ça, lire, partir, me perdre entre des lignes étrangères, m'abriter derrière des mots lointains. M'oublier, je veux juste m'oublier.

On veut que je pardonne. Mais à qui?

On dit:

*« Pas à ceux qui ont tué, pas à ceux qui
ont violé. »*

À qui alors?

« Juste aux autres. »

*Qui les autres? Les mécènes? Ceux qui regardaient faire? Qui
montaient la garde? Les indics ? Les mouchards ? Les sympathisants
?*

« Les Misérables.' »

*Pardonner? Refouler mes souffrances, taire mes douleurs,
torturer ma mémoire. M'automutiler pour effacer l'horreur de ma tête.
Me résigner, accepter, me soumettre, me suicider quoi !*

*Je dois me dire que tout ce que j'ai vécu, ce n'est rien à côté du
grand pardon. Qu'après tout j'ai survécu, moi, ils ne m'ont pas tuée. Il
est vrai que j'ai perdu toute ma famille, mais beaucoup ont perdu plus
que moi. Et puis, ils n'étaient pas très nombreux, ceux qui m'ont
violée ! Je dois les comprendre, ils étaient égarés, ne savaient pas ce
qu'ils faisaient.*

*Pardonner? Mais personne ne m'a demandé pardon à ce que je
sache. Qu'ils se réconcilient entre eux, s'ils veulent, je ne serai pas la
gazelle qu'on empaille comme un trophée de chasse.*

Je vais m'enfuir comme elle, loin, très loin de leur monde.

« Les Misérables! »

Juste ça, et je serai peut-être libre.

*Algérie, une douleur étymologique est inscrite dans ton
génotype, ton nom en porte la trace comme une fatalité. Devrais-je
t'écrire toujours et encore pour me rapprocher de toi, peut-être me
faire pardonner de t'avoir un jour, quittée ?*

Dans la collection "éclats de vie"

MARIE-CHRISTINE SATO

Tsuru

OLYMPIA ALBERTI

1 bis, rue Abou-Nau/as

KAOUTHER KHLIFI

Ce que Tunis ne m'a pas dit

ANNE-CHRISTINE TINEL

Tunis, par hasard

CÉCILE OUMHANI

Le café d'Yilka

AZZA FILALI

L'heure du cru

Composition: Éditions ClaireFontaine

Achevé d'imprimer sur les presses de Simpack

Dépôt légal: deuxième trimestre 2009

Imprimé en Tunisie